T4 12.2
M5
4678



Christine Féret-Fleury

Dans le miroir

FRONTIÈRES / GALLIMARD

COLLECTION FRONTIÈRES

© Gallimard Jeunesse, 2000
© Bibliothèque nationale de France
pour la photographie de couverture

La photographie est extraite du livre
Emmanuel Sougez, l'éminence grise,
Paris, Créaphis et Ministère de la culture, 1993.

025447450
823

Christine Féret-Fleury

Dans le miroir

J
DL 2000
76947

FRONTIÈRES / GALLIMARD

DL- 19.04.2000 16968

A la mémoire d'Annie Prassoloff

« Les miroirs tuent et parlent. »
Sylvia Plath

BnF
L&A

Terrain vague

C'est Louise qui, la première, a pensé à la carcasse. Elles avaient tout essayé, appuyé des planches inégales à la clôture affaissée, déniché des rapiéçages de tôle ondulée, consolidé leur abri de toutes les manières possibles, avec du fil de fer, des ficelles tressées, des bouchons de paille et de charpie alourdis de deux salives mêlées, chacune courant à son tour au robinet de la rue en grossissant les joues, la langue active ; pétrissant des poignées de glaise pour monter des murettes qu'elles lissaient du plat de la paume, tassaient du genou contre le bois lacéré, teinté encore, par places, de bleu ou de jaune, boursouflé d'affiches en lambeaux. Des éclats de plâtre, des parpaings brisés lestaient le toit. Mais au premier coup

de vent, à la moindre averse, la construction si patiemment échafaudée – et qui commençait à s'embellir d'aménagements plus ingénieux, superflus et luxueux, un couvre-pied piqué dont la satinette éraillée laissait échapper la bourre, une collection de boîtes de conserve soigneusement rangées par ordre de taille – s'écroulait avec un bruit sec et clair, sans soulever plus de poussière qu'un château d'allumettes. Il fallait changer de place, recommencer encore et encore ; tandis que les matériaux entassés demeuraient là, dédaignés, jugés indignes même de renforcer l'assise de la forteresse dont le plan, cette fois, défierait l'indifférente cruauté des éléments et le vandalisme des gamins de la rue voisine.

– Dans le ventre du cheval, on sera tranquilles. Il ne bougera pas, a dit Louise.

Louise – la plus grande – se souvenait de cet hiver où quelques roulottes avaient stationné sur le terrain vague. Des voitures branlantes et ternes, dont elle guettait, avec son frère, la porte close. Une écuyère en sortirait, moulée dans son maillot

pailleté, marchant dans une coulée de soie pourpre ; une diseuse de bonne aventure en souquenille de velours violet, brodée, en relief, des figures du zodiaque ; un jongleur aux boucles noires, aux mains prestes, environné d'un persistant éclair d'acier : les lames courbes qu'il finirait par rattraper entre ses dents régulières et fortes. Mais l'attente des deux enfants avait été déçue : un homme descendait les trois marches disjointes, chargé d'une roue de rémouleur ; une femme voûtée portait quelques mesures de son au cheval, une grande haridelle aux flancs creux qui tirait sur de rares brins d'herbe en retroussant ses lèvres noires. Un maigre feu répandait une fumée qui poissait les doigts et laissait sur les lèvres un goût d'écorces amères.

Ils étaient partis une nuit de vent, une nuit si épaisse que les nuages pressés effleuraient presque le faîte des toits. Le lendemain, les enfants avaient découvert, les jambes raidies par la mort et le gel, le cadavre du cheval. Il avait dû, sans succès, s'acharner contre sa longe, une solide chaîne qu'un cliquet fixait au baliveau d'un échafaudage rouillé ;

le cou tendu, sa longue tête grise reposait sur le sol ; la mâchoire, cassée, pendait.

Toute une année il s'est défait derrière son rideau d'arbres minces. Les chiens ont rongé ses paturons encroûtés de boue durcie, creusé des cavernes dans la chair dense de sa croupe, arraché ses yeux et, lambeau par lambeau, la peau sombre et finement ridée de ses naseaux. Puis des marques couleur de mousse et de lichen sont apparues sur son encolure et au plus clair de son ventre, elles se sont étendues et ramifiées comme si le sang reprenait ses routes secrètes ; elles ont gonflé la peau encore recouverte de son poil aubère. Les enfants, que l'odeur puissante et sucrée tenait à distance, jetaient sur ces cloques des pierres coupantes, pour les crever.

Au bout de deux hivers la carcasse, nette et sèche, n'oscillait plus sous les bourrasques tant avaient germé, autour des fémurs et des canons mis à nu, et le long des côtes qui, à chaque pluie, avaient creusé plus profond leur sillon dans la terre humide, de plantes folles, rampantes, vrilles et radicelles ligo-

tant étroitement au sol les os qui en prenaient, peu à peu, la couleur.

– On sera tranquilles, répétait Louise.

Et elle pesait, de toutes ses forces, sur l'arceau flexible, d'un blanc terni.

– C'est bien trop petit, objectait Jeanne. On ne tiendra jamais toutes les deux là-dedans.

– Tu es bête. C'est seulement pour commencer. Après, on l'agrandira.

Jeanne rampait déjà sous la retombée des côtes et se blottissait contre les dernières vertèbres, les genoux remontés.

– Aïe, ça pique.

Les rouleaux de corde pourrissaient dans la cour du quincaillier. Pendant des semaines, elles ont guetté le sommeil et les absences des clochards qui se recroquevillaient près des grilles du métro sous une bâche imperméable zébrée de rapiéçages marron. Entre les troncs malingres des trembles et la carcasse, elles ont tendu des cordes effilochées, solides pourtant, parfois plus grosses que leurs poignets